

justice sommaire était faite à sur-le-champ. — 1801b 23 25 1102 21 1102 1901

On venait de signaler à ce terrible homme de guerre l'arrivée d'un peloton qui conduisait une dizaine de déserteurs et de pillards. Max Binder proféra une imprécation de soldard, et dans son impatience il lança son cheval à leur rencontre. Il passa au galop devant les naufragés et les curieux atterrés autour d'eux, lorsque le sergent, qui avait repris connaissance, jeta sur la foule un regard effaré, car il ne voyait pas Fritz Wendel près de lui. — Tonnerre ! qu'est-ce mon déserteur ? — s'écria-t-il. — Me voici, répondit le jeune sabotier en s'avancant vers lui. — Mathias Werner se poussa un cri de joie. — Et tu ne t'es pas enfui pendant la bagarre, mon garçon ? Voila qui me réconcilie presque avec toi. —

Mais le mot de déserteur, autant que la voix, qui l'avait prononcé, frappèrent le général ; il arrêta court son cheval, mit pied à terre, et écartant brusquement la foule, —

Comment ! c'est toi, mon vieux Mathias ? s'écria-t-il en serrant la main du sergent à la lui broyer. —

Prêt à obéir à vos ordres, mon général, répondit Werner en se relevant tout d'une pièce. — Douze cents bombes ! — continua Max Binder en examinant le recruteur tout ruisselant, qu'est-ce donc arrivé ? —

J'ai failli me noyer dans le Neckar, mon général, car j'ai plus l'habitude du feu que de l'eau. Je voulais traverser la rivière, pour conduire à Stuttgart le déserteur qui restait planté comme un piquet devant vous. —

Encore un déserteur ! interrompit le général d'une voix tonnante ; mais ces igneux-là n'auront-ils Français à leurs trousses qu'ils ne montreraient pas plus de zèle à faire concurrence aux lièvres. — Nous en avons pendu trois ce matin. En voici là-bas une bande qui m'arrive, et tu en tiens un pour ta part. C'est donc une contagion ? Ah ! pas de pitié pour ces coquins-là ! Les verges ne sont qu'un jeu pour eux. — Les verges ne font que pendre, dit-il, et j'ai fait pendre.

divers. Moi, je les fais accrocher, pour l'exemple, au haut d'un arbre ou passer par les armes, et je te réponds qu'ils ne recommencent plus. —

— Vous avez raison, général, répondit Mathias. —

Max Binder poursuivit : — Je te dispense donc d'aller à Stuttgart, nous fusillerons ton homme ici même, pour lui épargner les fatigues du voyage, et comme il t'appartient, je te réserve l'honneur de commander toi-même de feu. —

Le sergent fit une singulière grimace ; il n'avait pas l'air aussi satisfait de cet honneur que devait l'espérer le général. Tous ceux qui avaient été témoins du noble dévouement de Fritz s'indignèrent de la brutale sévérité du vieux soldat ; cependant, personne n'osait élever la voix ; on entendait seulement les sanglots que Marguerite ne parvenait pas à étouffer. —

Comment, drôle, dit Max Binder, en s'adressant au jeune sabotier, tu es taillé en Hercule, tu pourrais faire un excellent soldat, servir utilement ton pays, et tu aimes mieux désertre comme un lâche. — Fritz écouta impassible et silencieux, ce reproche innérité. —

De notre temps, continua le général, on ne désertait pas si facilement, même pendant les plus désastreuses campagnes. — On supportait, en fiant le froid et la faim, le soleil et la gelée ; on bivouaquait en riant dans la boue, et on chantait les jours de la bataille ; n'est-ce pas Mathias ? —

C'était le bon temps, mon général, soupira le sergent d'un air mélancolique. — Qui, douze cents bombes ! c'était le bon temps. Toute souviens, Mathias, de cette terrible charge de cavalerie qui enfouit notre carré et qui me passa sur le corps. — Tume ramassas après la mêlée, j'avais la jambe cassée, et les côtes en assez piteux état. —

Tonnerre ! ça chauffait dur ce jour-là, général. —

Quoique blessé, toi-même, à la cuisse, tu m'enlevas sur tes épaules sous la mitraille, et je n'étais pas agger. — Mathias Werner dit au général.